

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

POUR LA LIBERTE DU PAPE

Sur ce sujet d'importance capitale, l'*Osservatore romano* a publié récemment un remarquable article, dont l'inspiration, sinon le texte même, émane certainement de très haut. En voici la traduction :

NOUS ne parlons pas ici de cette liberté intégrale et juridique que le Saint-Siège a le droit inaliénable de préserver ou de revendiquer et qui ne saurait être menacée ou confirmée que par de grands événements publics. Nous entendons parler d'une autre liberté moins en relief peut-être, mais à laquelle pourtant le nouveau pape n'a pas un moindre droit à l'heure présente, et dont l'exercice dépend de faits et de personnes d'une moindre importance. Nous faisons allusion à la nécessité urgente de soulager le Pape de la pression importune que lui inflige une certaine expectative de l'opinion publique.

Nos paroles s'adressent à tout le monde, mais particulièrement à la presse. La plupart de ses organes, même catholiques, cédant au désir de formuler des prévisions hâtives, ou même d'influencer l'opinion, provoquent l'inquiétude des masses, en conjecturant d'après ses préférences respectives, l'attitude prochaine de Pie X. L'un affirme qu'il continuera la direction donnée par Léon XIII; l'autre prédit au contraire qu'il sera un novateur. Celui-ci le représente comme un Pape avide de luttes, celui-là comme un chercheur d'accordements.

Il n'y a pas lieu de craindre que l'indépendance d'esprit du Pape ne soit affectée par ces prédictions franches ou calculées, faites par des amateurs ou des intéressés. Le Chef de l'Eglise, qui demande à sa conscience éclairée par la lumière d'en haut, le sentiment de son devoir, trouvera dans la même lumière le secret de son action personnelle : l'humilité et la charité éclairée dont il a fait preuve jusqu'ici dans l'exercice de ses hautes fonctions nous en sont un gage.

Dans les actes si divers du suprême Pontificat, il sera aidé par ses conseillers et auxiliaires naturels, les membres du Sacré Collège justement nommé « *l'œil et l'oreille du souverain Pontife* ». Cette assistance éclairée soustrait absolument son esprit à la pression des influences illégitimes. Mais il est permis d'appréhender un danger plus réel et plus grave, celui-ci : l'opinion publique, troublée par ces conjectures hasardées, est mal disposée à accueillir avec déférence les actes pontificaux et à les apprécier à leur véritable valeur ; une partie des fidèles croiront qu'on les trompe et s'en alarmeront ; d'autres seront tentés de voir une réaction dans un acte de fermeté ; l'on interprétera à faiblesse un acte de douceur ; l'on considérera un acte traditionnel comme une imitation aveugle, ou bien un acte nouveau comme une déviation.

Or ce serait là un véritable malheur. S'il est vrai que les directions pontificales s'imposent à notre obéissance et à notre respect, indépendamment de la satisfaction ou du déplaisir quelles apportent à ceux qui les attendent ;

si l'on peut compter que les inclinations individuelles n'altéreront point dans l'âme des fidèles ce respect et cette obéissance, il n'en est pas moins vrai que ce respect et cette obéissance doivent être sans réserve et sans hésitation. Or il est incontestable que l'état d'esprit des fidèles influe sensiblement sur la promptitude et la perfection de leur obéissance. Si les esprits sont troublés par des influences anormales et inconsiderées, l'obéissance due à l'autorité même la plus forte et la plus incontestée en est forcément altérée.

Personne ne niera que la presse, durant ces jours de deuil et de joie successive, n'ait contribué en dernière instance par ses informations assidues et minutieuses, à mettre en relief la vérité et la sainteté de notre cause, quelles qu'aient été par ailleurs l'intention, l'exactitude et la couleur de ces informations sur la vie intime du Vatican. Elles ont fait assister le monde entier au spectacle admirable de la maladie et de la mort de Léon XIII ; elles ont, en un instant, rendu populaires les vertus et l'intelligence de l'homme élu par Dieu pour lui succéder.

Il y a là un véritable service qui mérite d'être apprécié. Le Vatican a droit de s'en réjouir, car en ouvrant ses portes à tout le monde, il a permis à de nombreux témoins de voir et de raconter les belles scènes qui viennent de s'y dérouler.

Le service de la presse reste réel, bien qu'il ait été parfois inconscient et mêlé de beaucoup d'inconséquences, d'inexactitudes et même de malveillance. Nous nous garderons donc de nous plaindre de la publicité consi-

dérable et parfois même démesurée que la presse en général a donné à la chronique vaticane durant ces inoubliables semaines. Le Saint-Siège ne saurait que gagner à être beaucoup connu. Mais à l'heure actuelle, l'ère du *reportage*, malgré ses agréments et son utilité, touche nécessairement à sa fin ; une autre lui succède différente et plus calme : celle des interprétations, des commentaires, des suggestions, des prédictions, ère périlleuse parce qu'elle tend à développer autour du Saint-Siège une atmosphère troublée et chargée d'éléments réfractaires.

Il est facile à cet égard de saisir la différence marquée qui sépare l'attitude de la presse libérale de celle de la presse catholique. Jusqu'ici, au point de vue exclusif de l'information, rien ne motivait d'ordinaire une différence d'attitude. Il n'en saurait être de même aujourd'hui. Nous ne pouvons nous faire l'illusion que la presse libérale attendra respectueusement et sans préjugé l'attitude qu'il plaira au Pape de prendre. Au contraire, nous avons toute raison d'espérer que la presse catholique sera unanime à faire preuve d'une patience respectueuse à éviter toute attitude qui tendrait à créer dans l'esprit des fidèles l'appréhension inquiète d'une direction plutôt que d'une autre, compromettant par là la parfaite liberté des actes pontificaux, ou tout au moins leur accueil docile par un certain nombre d'entre eux.

Il est peu d'occasion où l'écrivain catholique doit plus qu'à l'heure présente, prendre conscience de la délicatesse de la situation et de sa haute responsabilité.

LE VENERABLE PÈRE EUDES

Et sa Congrégation de Jésus et Marie

U moment où le diocèse de Valleyfield accueille avec tant de bienveillance et de joie les fils du vénérable Père Eudes, nous croyons utile d'entretenir nos lecteurs du saint Instituteur de la congrégation de Jésus et Marie et de celle de Notre-Dame de Charité.

Né à Ri, (Normandie) en 1601, le Père Eudes donna, dès sa première enfance, des preuves de la sainteté éminente qui devait marquer toute sa vie. A l'âge de neuf ans, souffleté par un petit camarade, on raconte qu'il tendit immédiatement l'autre joue, suivant le conseil du divin Maître.

Mais ce fut surtout à partir du jour de sa première communion que Dieu répandit sur son âme les flots de cette grâce qui devait faire de lui, dans un avenir prochain, l'apôtre au cœur enflammé de zèle pour la conversion des pécheurs.

Et ce pain de Dieu dont il venait de se nourrir une première fois, il continua de le manger fréquemment, bien qu'à cette époque le Jansénisme fit tous ses efforts pour terroriser les fidèles et les éloigner des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

De plus, à quatorze ans, le P. Eudes, disant adieu à toutes les joies et à tous les plaisirs du monde, faisait le

vœu de chasteté perpétuelle et Dieu sait avec quel soin et quelle vigilance il sut garder l'angélique vertu. Devant lui, personne n'aurait osé se permettre une parole risquée et malséante, tant la limpidité de son regard et la candeur de son innocence en imposaient aux plus libertins.

Il finit à Caën, sous la direction des P. P. Jésuites, ses études classiques qu'il avait commencées près d'un bon prêtre qui l'avait pris en affection et avait sans doute discerné en lui un prédestiné du ciel et un futur prêtre de Dieu.

Ses études classiques terminées, entendant résonner au fond de son âme l'appel au sacerdoce, il demanda à ses parents la permission de répondre à cet appel divin. Or, ceux-ci, oublieux du plus sacré des devoirs, lui refusèrent la permission sollicitée. Mais le P. Eudes se souvenant des paroles de Jésus-Christ : « *Qui amat patrem ant matrem plus quam me non est me dignus* » résista avec la dernière énergie à tous les efforts tentés pour l'engager dans les liens du mariage et se prépara aussitôt à la réception de la tonsure et des ordres mineurs.

Ayant reçu ces ordres, il se rendit à Caën pour suivre les cours de Théologie à l'Université de cette ville. Les séminaires n'existaient point alors, en France, et les ordinands, trop souvent hélas ! au péril de leur vocation, devaient comme des étudiants ordinaires venir s'asseoir sur les bancs d'une université quelconque. A Caën, le P. Eudes, témoin sans doute de bien des chutes lamentables, craignait pour la délicatesse de sa vertu, au con-

tact de ce monde corrompateur qu'il lui fallait fréquenter. Dès lors, il prit la résolution d'entrer dans la congrégation de l'Oratoire, fondée quelques années auparavant par monsieur de Bérulle. Après de fortes études ascétiques et théologiques qu'il fit près des maîtres éminents qu'il eut à l'Oratoire, comme aussi après une formation cléricale des plus sérieuses, le P. Eudes fut ordonné prêtre. Avec quelle ferveur et quels sentiments de gratitude, il célébra pour la première fois l'auguste sacrifice de la messe, dont il disait plus tard : « Il faudrait trois éternités pour offrir dignement ce mystère ; une pour s'y préparer, une pour l'accomplir, une pour remercier. »

Une fois élevé au sacerdoce, le P. Eudes voulut poursuivre sa préparation à l'apostolat et au ministère sacré auprès des âmes par de nouvelles études et des oraisons plus ferventes. Enfin il parut dans l'arène et aussitôt l'on vit accourir à lui les peuples secoués par sa parole de feu, subjugués et conquis surtout par sa sainteté et cette tendresse miséricordieuse qui le portera bientôt à révéler au monde la dévotion si consolante aux cœurs de Jésus et de Marie.

Cependant le vénérable serviteur de Dieu voyait avec peine l'Institut de l'Oratoire pour lequel il avait la plus profonde estime et la plus grande affection, subir l'influence Janséniste. Aussi, ayant consulté de pieux personnages, n'étant d'ailleurs lié par aucun vœu, le P. Eudes résolut de le quitter pour se vouer corps et âme à la fondation des séminaires, œuvre opportune s'il en fût jamais, réclamée jadis par le concile de Trente, et

plus récemment encore par l'assemblée générale du clergé de France.

Ce fut en 1643 qu'il jeta les bases de sa congrégation de prêtres de Jésus et Marie, pour réaliser le but sublime qu'il s'était proposé, à l'exemple de M. Olier, l'illustre et saint fondateur de Saint-Sulpice, et de saint Vincent de Paul, le grand apôtre de la charité. Comme eux, le P. Eudes voulait travailler à régénérer et purifier la nation sainte et le sacerdoce de Jésus-Christ, trop souvent alors conféré à des incapables et même à des indignes. Une telle œuvre est assurément bien difficile, mais n'est-ce pas aussi, suivant les expressions du vénérable, « sauver les sauveurs, diriger les directeurs, enseigner les docteurs, paître les pasteurs, éclairer ceux qui sont la lumière du monde, sanctifier les sanctificateurs de l'Eglise, et faire dans sa hiérarchie ce que les chérubins et les séraphins font au ciel ». Il ajoutait, toujours relativement au but à atteindre : « C'est une œuvre préférable à tout ce que l'on peut faire au dehors, même aux missions » Aussi, après le séminaire de Caën, qu'il fonda en 1643, avec les premiers compagnons qui vinrent lui prêter le concours de leur dévouement, établit-il presque successivement les séminaires de Coutances, de Lisieux, de Rouen, d'Evreux et de Rennes.

Mais, si en instituant sa congrégation, le P. Eudes avait pour but principal l'établissement des séminaires, son zèle ne lui permettait pas d'oublier d'autres œuvres très importantes. C'est ainsi qu'on a calculé que malgré tou-

tes ses occupations, il présida lui-même à cent douze missions dont chacune durait au moins de sept à huit semaines.

Bien plus encore. Au moment précis où il jetait les fondements de sa congrégation de prêtres, le saint homme, c'était ainsi que la vénération publique le désignait, établissait aussi l'Institut de Notre-Dame de Charité. En réalité, ces deux fondations simultanées s'harmonisaient parfaitement dans l'esprit du Père Eudes et concouraient à un but commun : sauver les âmes rachetées dans le sang de Jésus. D'une part, pendant que ses missionnaires iraient prêcher partout les miséricordes du Sacré-Cœur, de l'autre, ses religieuses, empourprées de l'Eucharistie et le cœur enlargi par l'amour, emploieraient leur dévouement à relever de la fange du vice les pauvres âmes tombées.

A vrai dire, cet ordre de Notre Dame de Charité s'est scindé en deux dans le cours du temps. Il a, en effet, donné naissance à un tronc vigoureux, le bon Pasteur d'Angers, établi en 1829, à la prière de Mgr Montanet-des-Ils, par la vénérable Marie de Sainte Euphrasie Lepelletier. Quoiqu'il en soit, dans les maisons de l'ordre primitif comme dans celles si florissantes et si prospères du bon Pasteur d'Angers, l'esprit du P. Eudes a survécu aux différences apportées par le temps et les circonstances, et dans toutes, sa mémoire est toujours bénie et vénérée.

Que dire à présent de la mission vraiment providentielle du P. Eudes, dans l'établissement de la dévotion

au Cœur de Jésus et de Marie ? Trente ans avant la bienheureuse Marguerite-Marie, il a été, en même temps que l'apôtre inlassable au cœur de la très Sainte Vierge, le propagateur du culte du Sacré-Cœur, et ce titre de gloire de Jean Eudes, Léon XIII, de sainte et illustre mémoire, le reconnaissait d'une façon solennelle en janvier dernier, lors de la promulgation du décret sur l'héroïcité des vertus du vénérable ; oui, alors que le jansénisme, mesurant sur l'étroitesse du cœur de l'homme l'infinie charité d'un Dieu, prêchait à travers la France ses froides et désespérantes doctrines, le P. Eudes composait ses deux admirables offices du cœur de Jésus et du cœur de Marie, offices approuvés depuis par l'Eglise et que ses enfants conservent comme un héritage sacré.

Le temps nous fait défaut pour raconter tout au long les traits héroïques de vertu du vénérable serviteur de Dieu. Un volume entier n'y suffirait pas. Espérons d'ailleurs qu'au moment où la sainte Eglise s'apprête à lui rendre le culte public dont elle entoure ses saints, il se trouvera une plume assez bien distinguée et assez chrétienne pour nous peindre sous son vrai jour cette belle et radieuse figure de prêtre et d'apôtre. Espérons aussi que bientôt nous verrons resplendir au front du vénérable l'auréole immortelle des bienheureux du ciel.

A. B.

(A suivre.)

AU MONASTÈRE CANADIEN DE SAINTE-CLAIRE

LE 12 août dernier, l'humble monastère des Clarisses de Valleyfield réunissait à Notre-Dame de Bellerive, une foule considérable autour de Monseigneur l'évêque de Valleyfield, qu'accompagnait tout le clergé de la ville épiscopale.

Les cérémonies de vêtue sont assez connues ; nous n'en donnerons pas les détails.

Pendant celles qui se sont déroulées en ce jour de la fête de sainte Claire, devaient avoir un cachet d'intérêt tout particulier si l'on songe que les Clarisses n'existaient pas en Amérique, avant la fondation de Valleyfield, et qu'une pareille fête se célébrait dans un monastère de l'ordre de Sainte-Claire fondé par le patriarche d'Assise, et dont la clôture, la pauvreté absolue, l'abstinence perpétuelle et les jeûnes sévères et prolongés sont connus de tous.

La foule y est venue, pieuse et recueillie : Une messe basse a été dite par Mgr l'évêque. Puis les deux postulantes, sœur Marie-Cécile de Jésus, née Anna Mongeau, et sœur Marie-Claire du Sacré-Cœur, née Sophie Elizabeth Demers, premières fleurs d'une tige religieuse plantée en sol canadien, ont reçu le saint habit des mains de sa Grandeur, la première comme chorale, la seconde, comme tourière.

Au début de la cérémonie le R. P. Colomban, Prieur du couvent des FF. Mineurs a prononcé le sermon que nous reproduisons ici.

C'est un hymne à la gloire de la vie religieuse, mais surtout pénitente : avec quelle émotion profonde ne l'ont elles pas écouté ces exilées du monde, ces recluses volontières dont la vie est une immolation constante.

SERMON PRONONCÉ PAR LE R. P. COLOMBAN

A la première prise d'habit au monastère canadien
des Clarisses

—
“*Vadam ad montem myrrhæ et ad collem thuris.*”

Monseigneur,

Mes frères, c'était en l'année 1212, le 15 mars, à l'heure de minuit. Une jeune fille veille solitaire dans le palais des nobles comtes de Sciffi, à Assise. Lorsqu'elle est sûre que tout le monde dort dans la maison, elle va à sa garde-robe et revêt ses habits les plus précieux, prend ses bijoux d'or et d'argent, présents des grands seigneurs, et quand elle est parée avec la pompe et la grâce d'une fille de Roi, elle va frapper doucement à la porte de sa vieille gouvernante qui veille elle aussi, et toutes deux, sans bruit, se dirigent vers une porte dérobée dont elles avaient la clef. La porte se trouve encombrée de terre et de bois. La courageuse jeune fille se met à l'œuvre et de ses mains délicates elle enlève elle même tout ce qui peut empêcher sa fuite nocturne. Quand la porte est franchie, alors elle respire, elle est libre, elle n'a plus rien à craindre d'une mère vigilante et timide et d'un père ombrageux, elle peut en toute liberté se diriger là où depuis longtemps l'attire son cœur.

Jeune fille, jeune fille ! où vas-tu ? Oh sans doute, tu cours au plaisir et aux vanités du monde, sans doute, tu

t'empresses vers de folles joies. Tu ne songes donc pas que tout cela s'évanouit après quelques instants d'illusion, ne laissant qu'amertume et remords. Ou bien vas-tu peut-être à la solennité de tes fiançailles, engager ta foi à celui qui doit unir son sort au tien pour toujours. Oh ! réfléchis d'abord, et ne te lance pas dans l'incertain.

Oh ! mes frères, elle a réfléchi la noble jeune fille, elle ne fait pas à cette heure une démarche inconsidérée, il y a longtemps qu'elle a entrevu celui qu'elle aime, il y a longtemps qu'elle a entendu son appel, il y a longtemps qu'elle pense aller le rejoindre là où il demeure, il y a longtemps qu'elle en parle à sa mère et à son père. Mais celui qu'elle désire est si pauvre, il ne lui promet que des tribulations, des souffrances, et ses parents, dans leur prudence, s'y sont tous opposés. Maintenant elle n'y tient plus, et laissant là sa terre et sa maison, son père et sa mère, elle s'en va au rendez-vous qui a été fixé d'avance. Suivez-la, mes frères, elle marche recueillie et empressée en même temps, se dirigeant vers la campagne qui environne la ville d'Assise. Le chemin est encore long, deux ou trois milles, mais son cœur ne calcule pas la distance. Elle court, elle vole là où l'appellent ses désirs. Enfin, dans les ombres de la nuit, apparaît une petite chapelle environnée de quelques huttes de terre et de branches. C'est la Portioncule, avec le monastère des Frères Mineurs. Là, un homme de Dieu l'attend environné de ses disciples, c'est François d'Assise, le Patriarche des Pauvres. Tous, un cierge à la main, dès qu'ils entendent le bruit de ses pas, viennent à la rencontre de Claire, en

chantant des hymnes au Seigneur. Emue, mais forte, Claire s'avance jusqu'à l'autel. Là, elle se dépouille de toutes les vaines parures du siècle, elle jette loin d'elle ses bijoux et ses diamants, et dénouant sa précieuse chevelure, elle l'offre aux ciseaux de François, qui, en la coupant brise les liens qui pourraient encore rattacher la jeune fille au monde. Puis François la revêt d'un sac grossier, lui donne une corde pour se ceindre les reins et il la conduit au monastère de S. Damien. Là, Claire s'enferme par des vœux qui dureront toujours et donnera naissance au deuxième ordre de S. François, les pauvres Clarisses, qui, par leurs prières, leurs sacrifices, leur immolation perpétuelle et leur vie austère, travaillent au salut et à la sanctification du monde. Scène touchante, qui s'est déroulée bien des fois depuis et qui se déroule en ce moment sous nos yeux. Que venez-vous faire ici, jeunes filles, dans les ornements et les parures d'une fiancée ? Avez-vous bien médité la démarche que vous allez faire ? Vous avez, à la fleur de votre âge, dans tous les charmes de votre jeunesse, dit adieu au toit paternel, au foyer où il faisait si bon. Vous avez laissé là les douces caresses d'un père et d'une mère tendrement aimée, vous avez méprisé les riches offrandes que vous offrait le monde et dédaigné ce qu'il avait à vous offrir de plus charmant et de plus beau. Dites-moi donc quel est celui que vous avez préféré à tous et pour l'amour duquel vous quittez, vous fuyez tout le reste. Oh ! je le connais, moi aussi, celui que vous désirez depuis longtemps ; il y a longtemps que vous l'avez entrevu, que vous avez réflé-

ehi, que vous avez consulté ; mais enfin ses attraits ont été si forts, si puissants et si doux que vous n'osez plus résister. Oh ! je le connais celui auquel vous venez vous unir : c'est le Roi des Rois, le plus beau des enfants des hommes, le plus noble et le plus riche des époux. Oh ! quel beau choix vous avez fait, mes chers enfants, ou plutôt quel bonheur, quel honneur pour vous, d'avoir été choisies pour un si riche et si noble époux. Oh ! vos parents le comprennent, ce n'est pas à la dérobée et en cachette comme Claire que vous êtes obligées de venir vous consacrer au Roi des Rois, c'est au grand jour et sous les yeux de tous. Ils sont là eux-mêmes ces parents bien-aimés, le cœur ému sans doute, les yeux remplis de grosses larmes, comprenant la grandeur du sacrifice que vous leur demandez ou que le bon Dieu leur demande. Mais cependant ils l'offrent avec joie. Oui, heureux parents, soyez fiers du choix qu'à fait Jésus.

Quand Egide vint trouver François d'Assise pour lui demander de le suivre dans la voie de la parfaite pauvreté : Ah ! répondit François d'Assise, ce n'est pas une petite faveur que vous demandez là. Certes, si l'empereur venait à Assise pour chercher un premier ministre de la couronne, tous diraient : Ah, si seulement c'était moi, et c'est Dieu qui veut se choisir ici un serviteur, un ami, un fils, et c'est vous qu'il choisit, quel honneur ! Et si la Reine venait en nos terres chercher une épouse pour son fils, que de mères ne diraient pas : Ah ! si seulement elle choisissait ma fille, et aujourd'hui, c'est le Roi des Rois, le Tout Divin et aimable Jésus qui a parcouru nos ter-

res pour se trouver une épouse qu'il admettra dans son intimité et favorisera de son ineffable union. Et ce Jésus s'est arrêté à votre porte, et il a pénétré dans votre demeure et il a choisi celle qui faisait la joie de votre foyer et l'espoir de votre vieillesse, celle qui est la chair de votre chair et les os de vos os, celle qui porte le sceau de votre ressemblance. Cieux soyez dans l'étonnement, terre tressaillez d'admiration et de joie, et vous heureux parents ! prosternez vous et adorez les miséricordieux desseins de Dieu sur vous, sur votre maison, votre famille entière.

Et aujourd'hui que vois-je ? ce n'est plus seulement un pauvre entouré de quelques autres pauvres qui viennent au-devant de la fiancée du Seigneur pour les revêtir des livrés du Christ. C'est un prélat de l'Eglise, c'est le pasteur de ce diocèse qui veut bien descendre jusqu'à ses filles pauvres, qui veut bien honorer leur maison de sa visite et relever par sa présence l'éclat de cette auguste cérémonie.

Permettez-moi Monseigneur de m'interrompre pour vous offrir l'expression de notre gratitude. Merci à vous d'avoir bien voulu étendre le manteau de votre puissante protection sur les filles du pauvre d'Assise. Merci Monseigneur de leur avoir donné une place privilégiée dans son diocèse et dans votre cœur. Leur dévouement vous est acquis Monseigneur, tous les enfants de François voudront être ce qu'ils ont toujours été quand ils ont été fidèles à leur règle, les serviteurs des prêtres et les auxiliaires dévoués de toutes leurs œuvres. Quant à ces filles du

Séraphin d'Assise, elles crieront pour vous vers le Seigneur : « *Iste pauper clamavit et Dominus exaudivit eum* » et le Seigneur les exaucera en répandant ses précieuses et fécondes bénédictions sur le diocèse et sur l'auguste personne de son premier pasteur.

« *Vadam ad montem myrrha.* » Un jour l'amour de Dieu fut plus fort que l'amour de la terre, cette jeune fille eut le courage de rompre les liens de la chair et du sang. Elle suivit le Bien-Aimé : où voulez vous que j'aille ? *Vade ad montem quem monstravero tibi...* Oh ! mais c'est dur de monter cette montagne, c'est le mont de la myrrhe, la montagne du sacrifice. Il faut quitter des parents chéris. Ah ! ce n'est pas sans déchirements. Dans le monastère, en effet, cette fille délicate vit de sacrifices. Elle jeûne presque toujours et quand elle interrompt un instant, c'est pour se nourrir d'aliments grossiers. Veilles, disciplines sanglantes, voilà le sacrifice du corps, mais ce n'est rien, il y a celui de l'âme. Elle vit loin des cœurs qu'elle aime, de ses parents qu'elle se condamne elle-même à ne plus voir. Il y a plus, elle remercie, ah ! pour Dieu seul je vous l'assure, elle renonce à voir à l'heure suprême ceux qu'elle aime moins que Dieu sans doute, mais cent fois plus qu'elle-même, elle renonce à leur fermer les yeux de sa main de fille, à leur baiser une dernière fois la main déjà froide, de ses lèvres d'enfant. Ah ! voilà bien la vie de sacrifice. Elle mourra encore dans le sacrifice. Une tombe austère recevra ses derniers restes. C'est le sacrifice *montem myrrha*, c'est la montagne de la Myrrhe, c'est le calvaire. Et là-haut que trouve-t-elle ?

Ah ! mes frères, voilà précisément la récompense. Là-haut ? Elle monte au Calvaire et elle trouve le Thabor. Oui, que trouve-t-elle donc là-haut ? elle trouve la solitude. Etre seul à seul avec le bon Dieu, lui parler. Dans le monde, c'est impossible de parler à Dieu, de le prier, je veux trouver mon Dieu, je veux saisir mon Bien-Aimé, je veux m'asseoir à son ombre et goûter la suavité de ses fruits. Je me retire loin du bruit pour le contempler. Mais, hélas, quand je suis là, mille distractions m'assiègent, mille préoccupations m'absorbent, mille affaires me dérangent, ah, jusques à quand, disait S. Jérôme à son ami, pour l'attirer dans le désert, resteras-tu enfermé dans l'atmosphère empoisonnée des villes. Viens-tu, es plus grand que cela. Il te faut l'air pur du désert. Là on pleure ses péchés, là on s'immole au Seigneur, *in montem myrrhæ*, là on s'entretient avec le Bien-Aimé.

Le mondain se demande parfois ce que font ces fainéants derrière leurs grilles, et le chrétien à moitié mondain se dit : « Il y a tant d'œuvres à soutenir, tant de bien à faire, toutes ces âmes feraient bien mieux de se dévouer au soulagement des infirmités humaines. Du moins elles seraient utiles à la société, ainsi elles ne travaillent que pour elles-mêmes. » Ah ! vous croyez qu'elles ne font rien. Je vous réponds qu'elles font tout. La clarisse prie. Le monde est un champ de bataille. Inévitablement le bien succombera s'il n'a un allié puissant, cet allié, qui peut tout, c'est la prière : *omnipotentia supplex*, puissance, dit un évêque, plus grande que celle de Dieu même. Un jour, dans le désert, l'armée d'Israël livrait bataille aux

enfants d'Amalec. Pendant que Jésus se battait dans la plaine, Moïse gravit la montagne et levant vers le Seigneur ses bras suppliants, demandait la victoire, et Dieu touché accordait. Mais aussitôt que ses bras retombaient, Amalec de nouveau triomphait.

Depuis la chute d'Adam, Dieu, d'après Ezéchiel, cherche l'homme qui veuille s'interposer entre lui et le monde, comme une barrière à ses coups : il le cherche et il ne le trouve pas « *et non inveni* ». Alors vient Josué, il gravit la montagne du Calvaire : là, il lève vers le ciel ses bras suppliants et l'homme était trouvé. Il gravit ensuite les marches de l'autel, le prêtre le saisit et le prenant il le dépose sur la pierre de l'autel et soulève ses bras que la croix ne retient plus : L'homme de prière est trouvé Dieu du haut du ciel regardant la terre, et voyant sur tous les points de sa surface les bras de son fils étendus vers lui peut donc être satisfait, c'est que le monde est sauvé ! Je me trompe, Jésus veut associer l'homme à son œuvre, il veut l'homme qui prie. C'est la religieuse contemplative, c'est la Clarisse. Après tout cela, mondain, oses-tu demander encore ce qu'elle fait. Ecoute alors : il me semble voir un soldat de l'armée d'Israël quitter la mêlée, monter en courant vers Moïse et lui dire : Prophète que faites-vous là ainsi les bras immobiles ? Vous ne voyez donc pas que l'on se bat dans la plaine, que les hommes sont tués, que les hommes manquent : employez donc ces bras inutiles, armez votre poing du glaive et venez dans la mêlée lutter avec nous. Que Moïse écarte ce téméraire soldat, qu'il sorte de son repos actif et fervent et c'en est fait du peuple d'Israël.

Reste donc clarisse sur la montagne et sur la pierre du monastère, ne quitte le repos de ta prière, sois immobile, ou c'en est fait de nous.

Ne croyez pas, mes frères, que la vie soit triste sur ces hauteurs et dans les cavernes de la solitude. Elle est une mort pour la nature mais pour l'âme séparée de tout, qui s'attache à son Bien-Aimé, oh ! c'est une vie bien douce et bien pleine de consolations. O solitude agréable et douce, que j'envie donc tes charmes. L'homme de peu de foi jette un regard dérobé vers ces hautes murailles et ces grilles sévères, et il plaint les êtres mélancoliques qui s'ensevelissent vivant dans ce tombeau. Ah ! détrompez-vous, la solitude est émaillée de fleurs. C'est le monde qui est un désert triste, aride et sans eau : *in terra deserta, in via et in aquosa*. C'est le monde que dessèche le vent du froid égoïsme, le vent des brûlantes passions.

Oh âmes chrétiennes qui m'entendez, quand vous serez dégoutées du monde et que sa bassesse et ses mesquineries, ses hontes et ses orgies, ses sottises vanités et ses coupables plaisirs vous souleveront le cœur, venez ici près de ce cloître. Oh ! vous n'en goûterez pas les parfums comme à l'intérieur, mais à travers ses grilles austères, il s'en échappera bien quelques effluves, et ravies vous direz : "*Emissiones tuæ paradus*". Vos émanations sont un véritable paradis.

Et vous, mes filles, entrez-y ; cédez à l'appel du Bien-Aimé, allez vous asseoir à sa droite, il va faire de vous des reines « *Regina a dextris tuis* » ; allez vous revêtir de

la myrrhe et du lys, vous goûterez toutes les douceurs, si vous êtes ferventes, c'est-à-dire si vous aimez la croix et le sacrifice ; si vous cherchez un Calvaire, vous trouverez un Thabor. La solitude vous donnera tous ses parfums et toutes ses douceurs, et le cloître, vrai paradis, sera pour vous le prélude du ciel.

LE PRETOIRE DE PILATE

Et la forteresse Antonia

Par le R. P. Barnabé d'Alsace, O. M.

U était exactement situé, dans Jérusalem, le prétoire de Pilate ? C'est là une question qui intéresse autant la piété que l'histoire et l'archéologie. Comment se fait-il donc qu'un lieu si vénérable, un lieu où se sont déroulées des scènes si émouvantes du drame sanglant de la Passion, se soit effacé du souvenir au point qu'il faille écrire aujourd'hui un livre pour en déterminer les traces ? Telle fut pourtant la perturbation jetée dans les esprits à ce sujet, qu'au temps où les uns cherchaient ce tribunal au mont Sion, les autres le voyaient à la forteresse Antonia.

L'Orient n'hésita guère. L'Orient est la terre classique des traditions. Elles se fixent dans la mémoire et se per-

pétuent oralement de générations en générations. L'Occident fut plus perplexe. Eloigné du théâtre des événements, il est privé du contrôle des yeux. Pour asseoir sa conviction, il n'a d'autre ressource que la lecture des textes.

Or, le texte était formel : « *Adducunt ergo Jesum ad Caïpham in prætorium.* — On conduit donc Jésus chez Caïphe, dans le prétoire. » La conclusion s'imposait : Caïphe et Pilate occupaient le même palais. Ou tous deux habitaient le sud-est de Jérusalem, ou tous deux le nord-est. Saint Augustin, le V. Bède, plusieurs auteurs sacrés de l'Occident, enseignaient ce point. Ils voyaient bien à cette cohabitation d'étranges difficultés ; mais empêchés de donner à leurs objections une explication plausible, ils inclinaient le témoignage de leur raison devant celui de la parole sainte.

Tout s'éclaircit pourtant. Ce fut saint Thomas d'Aquin qui eut la gloire de trouver le nœud de l'énigme. Il collectionna le célèbre manuscrit de Verceil, sur la foi duquel avaient parlé les saints Docteurs, avec le texte grec original, et reconnut dans le premier une erreur de copiste. Au lieu de « *ad Caïpham...* » il aurait fallu écrire : « *a Caïphâ...* De chez Caïphe, on conduit donc Jésus au prétoire. » Dès lors, plus de contradiction entre la tradition et le texte inspiré. Le grand-prêtre et le procureur romain occupaient deux palais distincts, éloignés l'un de l'autre, l'un au sud, l'autre au nord de la ville.

Du jour où saint Thomas parla, le silence se fit. Tous

se rangèrent, avec soulagement d'esprit aux affirmations de la tradition orientale. Mais pourquoi faut-il que, de nos jours, la question soit de nouveau agitée ? Rationalistes, protestants, et il faut bien l'avouer, certains catholiques, croient faire œuvre pie en discutant les points les plus authentiquement prouvés.

C'est pour répondre à ces « démolisseurs tenus pour de grands clercs parcequ'ils mènent grand tapage, » pour emprunter ce mot à un illustre Dominicain, le R. P. Ollivier, que le R. P. Barnabé a pris la plume. Examinant son sujet à la double lumière de l'étude des lieux et de la tradition, il est amené à cette conclusion que ni l'archéologie, ni l'histoire, ni l'Évangile ne sont en opposition avec la tradition qui localise le prétoire de Pilate dans la forteresse Antonia, et que « par une logique irrésistible le chemin de la Croix traditionnel est bien celui que le Divin Maître a parcouru le premier sous le faix de son sacrifice. » Le savant Franciscain clôture son travail par une courte monographie des sanctuaires qui jadis s'élevaient sur ses lieux : basilique de Sainte Sophie, sur l'emplacement du prétoire, chapelle du Couronnement d'Épines, emplacement de la *Scala Sancta*, église de la Flagellation, chapelle de la Condamnation. Trente-deux illustrations en photogravure dans le texte et hors texte ornent l'ouvrage et en facilitent l'intelligence.

Le P. Barnabé a déjà donné la mesure de sa compétence en pareille matière, quiconque a lu ses travaux sur le *Mont Thabor* et sur *Emmaüs*, sait quelle scrupu-

euse attention, quelle consciencieuse application il apporte à l'étude de ces documents, à l'examen de ses preuves. Aussi est-ce avec une véritable satisfaction qu'on le suit, fouillant les terrains et interrogeant les souvenirs, et c'est avec confiance qu'on attend ses déductions. Puisse cette démonstration éclairer les esprits, dissiper toute obscurité et imposer la conviction (1).

V. B.

Le Souverain Pontife a fait adresser au Rme P. Vicaire-Général la lettre suivante au sujet de cet ouvrage :

Au Rme P. David Fleming, Vicaire-Général de l'Ordre des Mineurs, Rome.

Révérendissime Père,

Je vous accuse réception de la lettre que Votre Paternité Révéréndissime m'a adressée à la date du 4 courant et les deux exemplaires qu'Elle m'a transmis du livre intitulé : « Le Prétoire de Pilate et la Forteresse Antonia, par le R. P. Barnabé, d'Alsace. » Je me suis empressé de présenter au Saint-Père celui qui lui était destiné, et présentement j'ai le plaisir de vous faire connaître la satisfaction qu'a éprouvée Sa Sainteté en recevant cet hommage, preuve du zèle qu'apporte la Custodie de Terre-Sainte à mettre en lumière les Lieux-Saints et à défendre les bonnes traditions contre les attaques des adversaires. Sa Sainteté remercie l'auteur

(1) Un vol. in-12 Librairie Alph. Picard, 82, rue Bonaparte, Paris. Prix : 4 francs.

de l'ouvrage précieux jusque dans sa forme, et de grand cœur accorde la Bénédiction Apostolique à l'auteur, à Votre Paternité et à la Custodie Franciscaine. Aux remerciements de Sa Sainteté, je joins les miens pour le second exemplaire qui m'a été gracieusement offert, et je profite de cette occasion pour vous confirmer mes sentiments de singulière estime envers Votre Paternité à laquelle je suis très attaché dans le Seigneur.

Signé : M. card. RAMPOLLA.

Rome, le 6 février 1903.

DECRETS ET SOLUTIONS

S. Congregatio Rituum

Capella principalis Seminariorum solemniter benedicta cum speciali titulo aequiparatur ecclesiis quoad jura S. Titularis.

Proposito dubio *Utrum Cappella principalis Seminariorum Solemniter benedicta cum speciali titulo, gaudeat privilegiis, quae competunt, sanctis vel mysteriis titularibus cujusvis ecclesiae sive Oratorii publici solemniter benedicti, nempe ut in Oratione a cunctis, et in suffragiis Sanctorum ad Laudes et ad vesperas Titularis nominetur?*

Sacra Rituum Congregatio, ad relationem subscripti

secretarii, audito etiam voto commissionis Liturgicae, rescribendum censuit *affirmative* juxta decreta n. 4025 diei 5 Junii 1899 ad V et n. 4043 diei 27 Junii 1899 ad I et ad VIII atque ita rescripsit.

Die 14 Martii 1903.

L. † S.

S. Card. GRETONI, *praef.*

D. PANICI, Archiep. Laodicen., *Secret.*

In associandis cadaveribus, societates catholicae in habitu laicali cum vexillis benedictis sequi debent feretrum.

Hodiernus Praepositus Clero Jesu et Mariae civitatis et Dioecesis Stabian, seu Castri Maris, de consensu sui Rmi Episcopi, a Sacrorum Rituum Congregatione sequentis dubii solutionem humillime expetivit; nimirum: An in associationibus cadaverum, societates catholicae in habitu laicali cum vexillis benedictis possint praecedere Clerum cum cruce, an debeant sequi feretrum?

Et Sacra eadem Congregatio, ad relationem subscripti secretarii, exquisito etiam voto Commissionis Liturgicae, respondendum censuit. *Negative ad primam partem; affirmative ad secundam.* Atque ita rescripsit.

Die 14 Martii 1903.

L. † S.

S. Card. GRETONI, *Praef.*

† D. PANICI, archiep. Laodicen., *Secret.*

LE MONDE RELIGIEUX

ROME. — Pie X et le patriarche de Venise. — L'une des premières lettres signées par Pie X, après son élection, fut celle-ci, adressée à Mgr Mion, son vicaire-général à Venise :

Du Vatican, le 4 août 1903.

Monseigneur,

Don Bressan vous a déjà annoncé par télégramme comment, bien que je fusse le plus indigne et le plus inhabile de tous les Eminentissimes cardinaux, la divine Providence a voulu m'élever au souverain pontificat.

Il me tarde de vous manifester mes sentiments de vive gratitude pour l'aide admirable que vous m'avez accordée pendant neuf ans entiers, comme vicaire-général, heureux si je puis, en quelque manière, vous témoigner ma reconnaissance.

De plus, comme j'ai l'intention, par suite de l'affection très vive que je conserve à mes fils bien-aimés de Venise, de garder, au moins pour le moment, l'administration de l'archidiocèse, je confirme, et autant qu'il serait nécessaire, je concède à Mgr Pantaleo et à vous tous les pouvoirs utiles au bon gouvernement de l'archidiocèse.

En me recommandant à vos prières et à celles de tous les fidèles, je vous accorde de grand cœur, à vous, au vénérable clergé et au peuple très aimé de Venise, la bénédiction apostolique.

Votre très dévoué et très respectueux en Jésus-Christ,

PIO PP. X.

— Paroles de Pie X aux séminaristes du Collège Lombard. — “ Travaillez, étudiez, sans ambitionner les honneurs, pour vous rendre utiles à votre peuple. ” —

— Zèle de Pie X. — Evêque de Mantoue et patriarche de Venise, Pie X fut un zélé promoteur de l'organisation des catholiques. Avec quel sens des circonstances ceux qui l'ont vu à l'œuvre le redisent ! Mgr Ceruti, l'ardent propagandiste des Caisses rurales et ouvrières, trouva toujours dans le cardinal Sarto le plus persévérant appui. Quand Don Ceruti fut parvenu à greffer son œuvre des habitations ouvrières sur celle de l'épargne ouvrière et de la caisse de prêts aux ouvriers, le patriarche de Venise voulut bénir lui-même les premières maisons construites par l'initiative du vaillant apôtre des œuvres d'épargne et de crédit.

C'est que Pie X est essentiellement pasteur. Il a toujours été tout entier à son troupeau. « Il consume plus d'huile la nuit au travail que de vin à la table », disait ces jours-ci son serviteur. Et un des principaux ecclésiastiques du pays de Trévis nous rapportait des traits touchants de l'inépuisable charité du nouveau Pontife.

Dans la dernière paroisse qu'il régit comme curé, ses revenus pouvaient être évalués à 6 ou 7,000 francs par an, chiffre considérable pour l'Italie. Il lui fallut, après son départ, acquitter une dette de 3,000 francs qu'il avait contractée pour les pauvres.

Un jour, un ami riche lui fit don d'une tabatière d'or.

Peu de temps s'écoula avant que la tabatière ne fût au Mont-de-Piété : les œuvres, les pauvres avaient absorbé toutes les ressources du pasteur.

Au reste, cette charité illimitée, on comprend bien que l'amour des âmes l'anime. On a signalé déjà les retraites mensuelles prêchées par le patriarche de Venise à son clergé, le souci extrême qu'il montra de la pompe et de la régularité liturgiques, la dévotion, pour ainsi parler avec laquelle il soutint et propagea la réforme du chant grégorien d'après la méthode dite de Solesmes.

Pie X aima partout son troupeau : il en fut partout aimé. Maintenant qu'il est devenu le pasteur des pasteurs, il attirera à lui les peuples entiers par sa douceur, son zèle, son aimable et souriante charité.

— Le passé de Pie X — Ce que l'on rapporte du Souverain-Pontife montre que sont en lui les qualités du pasteur et de l'homme de gouvernement.

Etant évêque de Mantoue, il continua d'enseigner au Grand Séminaire la théologie morale et de commenter saint Thomas d'Aquin.

Très préoccupé du perfectionnement du clergé, il tint alors un Synode qui mérite d'être signalé comme modèle.

De même à Venise il réunissait chaque mois son clergé dans l'église des Oratoriens, présidant à l'exercice de la recollection spirituelle et prêchant lui-même.

Il s'occupa d'organiser l'enseignement catholique à

Venise et établit trois importantes maisons de Dames du Sacré-Cœur.

Le patriarche Sarto, pacificateur et organisateur, acquit à Venise comme à Mantoue un grand ascendant sur la population.

Il voulut avec fermeté, mais aussi avec largeur d'idées, l'application du programme de l'union des catholiques avec les libéraux modérés dans les élections administratives.

Les libéraux observèrent d'ailleurs exactement à Venise les conditions posées par les catholiques en réservant à ceux-ci, dans le Conseil municipal et l'Assemblée provinciale, un nombre de sièges proportionné à leurs forces électorales.

On triompha ainsi à Venise des anticléricaux qui voulaient supprimer l'instruction religieuse et la prière dans les écoles : ceux-ci conservèrent seulement les 12 sièges réservés à la minorité.

S. S. Pie X manifesta toujours un profond respect de la haute dignité du Saint-Siège.

Dans une lettre publiée à propos du jubilé de 1883 il disait :

— Si moi évêque, je disais autre chose que le Pape, laissez-moi et suivez le Pape.

Il favorisa toujours avec une grande vigueur l'œuvre des Congrès et le mouvement catholique.

Douceur, mais ardeur apostolique et ferme volonté, tel est Pie X.

A Mantoue, à Venise, il a laissé une réputation de charité inépuisable. Patriarche, ayant passé par tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique, il est resté pauvre.

Et souvent, pour soulager ses pauvres et soutenir ses œuvres, il prit hypothèque sur la Providence. Né dans une condition modeste, il en a conservé pour lui-même les habitudes de simplicité. Ces jours-ci, depuis son élection, quelqu'un le vit tirer sa montre : c'était une montre de nickel, retenue par un cordonnnet noir.

A Mantoue, Mgr Sarto se rendait régulièrement ; le samedi soir et le dimanche matin, à un confessionnal qu'il s'était réservé à la cathédrale, et il y entendait les fidèles qui désiraient s'adresser à lui. Il garda à Venise la même coutume, dans toute la mesure où les occupations croissantes de son important diocèse le permettaient...

ETATS-UNIS. -- M. Combes honni par les Peaux-Rouges. — Les Indiens Sioux et Chippewas, réunis le 17 juin dernier à White Earth (Terre-Blanche aux sources du Mississipi, dans le Minnesota, votèrent différentes résolutions, et notamment celle-ci, que relève la Gazette populaire de Cologne (*Kölnische Volkszeitung*) dans un de ces derniers numéros :

« Nos cœurs sont attristés : car on nous dit que les *Vêtements noirs* de la terre française sont maltraités et chassés de leurs tentes par des hommes qui haïssent la religion. Les *Vêtements noirs* de France apportèrent les premiers à nos pères la religion de Jésus-Christ, Sauveur du monde. Pour nous, ils supportèrent bien des

fatigues et des souffrances, la faim et la soif. Leur conduite était si sainte et leurs enseignements si sages que la religion catholique s'appelle encore aujourd'hui dans notre langue Wimi-ti-gothi-ana-Mieursis (la prière française.)

Puisse le Grand-Esprit rendre leurs cœurs aussi vaillants que le furent ceux des *Vêtements noirs* de France qui jadis vinrent à nous ! Nous prions pour les catholiques de la terre française, et lorsque les *Vêtements noirs* de France qui sont chassés viendront à nous, nous promettons de les accueillir à bras ouverts. »

Il ne manquait plus aux anti-national que d'être honni par les Peaux-Rouges eux-mêmes, après avoir été renié par les vrais Apaches de l'Arkansas.

Il est vrai qu'il lui reste l'admiration des apaches et des peaux rouges des boulevards extérieurs.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages reçus à la *Revue*

Historical Sketch of the village of Clayton N. Y. and a complete history of St. Mary's Parish by Rev. P. S. Garand. September, 1902.

Mgr Henri Têtu. Journal d'un voyage en Europe, par Mgr J. Octave Plessis, évêque de Québec, 1819-1820.

Noes d'or àu Noviciat Saint-Joseph, Sault-au-Récollet, 1885-1903.